
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 21/1 (1994)

DOI: 10.11588/fr.1994.1.58829

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Cela dit, J. W. George analyse avec beaucoup de finesse les différents poèmes. Elle connaît bien la poésie latine antérieure dont elle signale l'influence sur Fortunat. Cet apport est consigné dans des notes discrètes et l'on eût aimé un chapitre de synthèse sur le talent du poète entre tradition et renouvellement de la poésie latine.

Pour finir, je voudrais aborder quelques problèmes de détail, mais qui sont importants pour les spécialistes de Fortunat. J. W. George me cite trop souvent avec faveur pour que je n'aie pas scrupule à lui résister quand, pour une fois, elle me contredit. Je me refuse pourtant à croire que la *cathedra* de 9,1,54 soit celle de Prétextat. Le contexte indique bien qu'il s'agit du conflit entre Chilpéric et ses frères. L'allusion à Prétextat aurait été bien sibylline pour les auditeurs de Fortunat. P. 53, n. 80: la correction proposée de »Radegunde« en »Rigunthe« en 9,1,128 est ingénieuse, mais ne trouve aucun appui dans la tradition manuscrite. En 4,26,97, il ne s'agit pas de Radegonde et de l'abbesse de Sainte-Croix, Agnès: *mater* désigne la Vierge Marie et Agnès la célèbre martyre du début du IV^e siècle. Cela nous dispense de dater le poème après 587 (p. 93, n. 38), alors qu'il fait partie des livres édités en 576. Enfin, p. 160, n. 39, J. W. George considère que la Théodechilde de 4,25, fille de Thierry I^{er}, n'est pas la même que la Théodechilde de 6,3. Cela est peu vraisemblable.

L'ouvrage s'achève par trois appendices. Le premier est constitué par la traduction de six poèmes de Fortunat, sans qu'on nous dise les raisons de ce choix. Le second concerne les étapes de la publication des *carmina*. Elle adopte avec juste raison la thèse de Tardi: première publication, après 576, des livres I–VII, et en 587 des livres VIII–IX. Je crois, en revanche, que X–XI sont posthumes, plutôt que d'après 590. Le troisième appendice traite de la date de l'ordination de Fortunat à la prêtrise. Sans conclure à une date sûre, cet exposé a le mérite de présenter clairement les données du problème.

La critique pointilleuse que j'ai faite de ce livre ne doit pas en dissimuler le grand mérite. A ma connaissance, il s'agit du premier ouvrage de synthèse sur les *carmina* depuis celui de D. Tardi en 1927. Depuis, Fortunat a fait l'objet de nombreux travaux de détail, notre perception du monde mérovingien s'est approfondie. Le livre de J. W. George offre à notre époque un guide de lecture de Fortunat qui tient compte de cet acquis.

Marc REYDELLET, Rennes

Walter BERSCHIN, Biographie und Epochenstil im lateinischen Mittelalter. III: Karolingische Biographie 750–920 n. Chr., Stuttgart (Hiersemann) 1991, XII–484 p. (Quellen und Untersuchungen zur lateinischen Philologie des Mittelalters, 10).

Le tome III de cette déjà monumentale histoire de la biographie chrétienne recouvre la période carolingienne. Pendant plus de deux siècles, de 687 à 920, apparaissent cent soixante-dix biographies. C'est aussi une époque riche en renouvellements: de nouveaux centres culturels apparaissent; le genre biographique évolue et on voit, par exemple, renaître la biographie impériale. Dans cette perspective, la notion d'*Epochenstil* trouve toute sa signification. Sensible aux phénomènes de continuité et de rupture, W. Berschin est un bon guide pour nous orienter dans cette production foisonnante. A partir de quelques œuvres particulièrement significatives qu'il analyse en détail – trop de détail parfois –, il nous propose des axes de lecture et des points de repère clairs et précis. Dans cette masse des *vitae* carolingiennes, il distingue trois périodes: l'*aetas bonifatiana*, l'âge d'or des temps carolingiens, enfin les années 870–920.

La première partie considère la production littéraire abondante liée à la personne de Boniface et de ses successeurs et disciples dans la mission d'évangélisation de la Germanie. La biographie accompagne ainsi le déplacement des aires d'influence culturelle. Mais ces témoignages littéraires, même s'ils se placent dans le cadre chronologique de l'époque carolingienne,

sont, selon W. Berschin, plutôt post-mérovingiens: ils continuent la tradition monastique qui régnait auparavant.

La seconde partie du livre est consacrée aux biographies du milieu de l'époque carolingienne. L'auteur nous donne d'abord une analyse suggestive de la lettre de Charlemagne *de litteris colendis* (vers 787), qu'il considère à juste titre comme un manifeste de la renaissance carolingienne, pour qui science et belle langue doivent s'unir pour glorifier Dieu. Cet âge d'or est illustré par les grandes œuvres biographiques d'Alcuin et de ses disciples, Eginhard, Ermold le Noir, ainsi que la production des grands centres monastiques: Fulda, Reichenau, Saint-Gall, Corbie et sa filiale Corvey. La troisième partie concerne principalement les œuvres d'Heiric, d'Hincmar, de Jean Diacre et de Notker le Bègue.

Plus nettement encore que dans les deux volumes qui précèdent s'affirme ici la volonté de l'auteur de présenter une histoire du genre biographique en liaison avec des niveaux de culture et de style. Mais, plus on avance dans le temps, autrement dit, plus on va vers une différenciation entre latin écrit et latin parlé, plus il convient d'affiner la distinction entre critères de style et critères de langue. Or, on a l'impression que, pour W. Berschin, l'essentiel se joue entre barbarie et retour au classicisme. La «périodisation» qu'il propose peut parfaitement se plaider. Mais on peut se demander si l'auteur a bien soutenu sa thèse. En intitulant sa seconde partie *correctio* et sa troisième *stili diuersitas*, il montre l'importance de ces questions. Or, sur ce point, on reste un peu sur sa faim. S'agissant d'un genre littéraire à vocation populaire, comme la biographie, la permanence de l'utilisation du latin dans une période de transition méritait de plus amples réflexions que celles qui nous sont proposées p. 145-146. D'une manière générale, les remarques sur la langue interviennent de manière épisodique et sont parfois contestables (par exemple p. 133sq. sur le latin d'Alcuin à propos des ablatifs en *i* ou *e*), p. 402sq. sur le latin de Notker. P. 74, quelle portée peut avoir l'emploi de *ipse* (avec la référence note 186 à l'*Historia Wambae* de Julien de Tolède)? Ailleurs, il est question de «barbarisme» (p. 421, n. 157) à propos de *cambra* signifiant *chambre*. Toutes ces remarques pointillistes sont dépourvues de signification pour une analyse littéraire des œuvres considérées. Je sais bien que le latin carolingien est un domaine encore à explorer, mais, dans ce désert, mieux vaut s'abstenir de remarques qui ne peuvent qu'apparaître sporadiques, sauf à livrer une étude approfondie – ce qui, je le reconnais, n'était pas le propos de l'auteur. Il est plus intéressant qu'il nous fasse observer des influences cicéroniennes (cf. p. 185 sur le tour *cunctanti mihi* de Loup de Ferrières). Mais à quoi sert de nous dire (p. 187) que le même auteur retrouve la clausule classique crético-trochaïque? Chacun sait qu'une étude statistique seule permet de reconnaître l'emploi des clausules par un écrivain: un emploi isolé peut être le simple effet du hasard. Au moins faut-il reconnaître à W. Berschin une excellente connaissance des classiques et, si j'ose dire, un grand «flair» philologique.

Peut-être mes réactions sont-elles plus celles d'un latiniste que d'un historien. Cela ne doit pas faire négliger l'importance considérable de ce livre pour l'intelligence de la société carolingienne dont l'auteur apparaît comme un connaisseur éprouvé. Je doute seulement que les critères linguistiques et stylistiques du livre apparaissent suffisamment développés aux spécialistes. Mais je veux souligner l'intérêt de ce travail pour les historiens. A tous ceux qui se perdent – et j'en suis – dans le dédale de cette production d'œuvres hagiographiques, W. Berschin offre un guide des plus utiles. C'est l'œuvre d'un homme de grande culture qui sait situer chacune des œuvres dans son contexte historique. Cet ouvrage suggérera, il faut l'espérer, de nombreux travaux sur un domaine de la latinité qui mérite d'intéresser les chercheurs.

Marc REYDELLET, Rennes